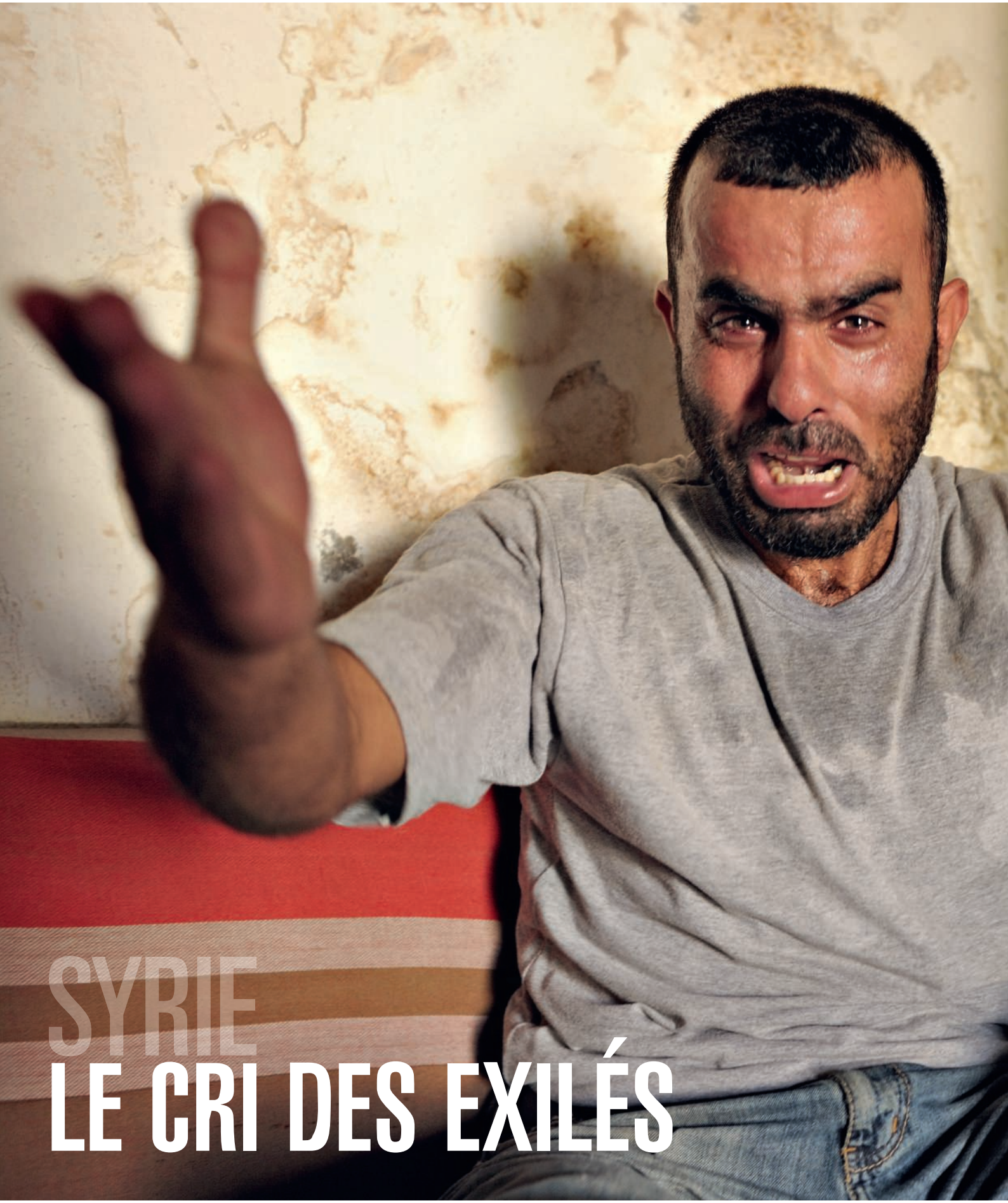

SYRIE
LE CRI DES EXILÉS

Avec les résistants syriens à la frontière turque

Ils sont des milliers à s'être réfugiés en Turquie, fuyant la répression brutale qu'applique à ses opposants le régime de Bachar El-Assad. Le dictateur syrien, qui tente de noyer dans le sang le printemps arabe, veut dissimuler les massacres en interdisant l'entrée du pays aux journalistes. Alors que six camps d'accueil ont été installés du côté turc de la frontière, les militants politiques préfèrent la traverser par les sentiers de contrebande pour continuer plus librement la lutte. Internet et les réseaux sociaux sont devenus des armes de guerre. Les clandestins, que nos envoyés spéciaux ont rencontrés dans la province de Hatay, carrefour religieux et culturel longtemps disputé entre les deux pays, pratiquent la cyber-résistance en exposant au monde entier les vidéos des exactions perpétrées par les milices syriennes.

Reportage photo : Stanley Greene / Noor pour Polka Magazine

GÜVEÇÇI, TURQUIE, 25 JUILLET 2011
Réfugié chez des contrebandiers turcs qui accueillent les clandestins, Ismaïl vient d'aller enterrer son frère Ayman, exécuté par les miliciens syriens alors qu'il tentait de passer en Turquie. Pour lui donner une sépulture, Ismaïl, lui aussi un opposant forcé à l'exil, a dû franchir la frontière deux fois.

STANLEY GREENE, VILLAGE DE GÜVEÇÇI, TURQUIE, 25 JUILLET 2011
Un contrebandier montre le visage d'Ayman, un Syrien tué la veille d'une balle dans la tête. Il avait d'abord été torturé. Les miliciens ont jeté son corps sur le bord d'une route.

ANTAKYA, TURQUIE, 26 JUILLET 2011
Nazir, étudiant syrien de 22 ans, se cache avec cinq compagnons dans un appartement d'Antakya. Il lutte contre le régime de Bachar El-Assad avec son PC.

VILLAGE DE GÜVEÇÇI, TURQUIE, 25 JUILLET 2011
Cet homme qui montre ses papiers était un espion syrien qui surveillait ses concitoyens en Syrie puis en Turquie. Il a changé de camp après avoir été blessé lors d'une manifestation.

VILLAGE DE GÜVEÇÇI, TURQUIE, 25 JUILLET 2011
Le visage caché par sa veste, le chef des contrebandiers aide les clandestins syriens à passer la frontière et leur offre un refuge.

STANLEY GREENE
HÔPITAL D'ANTAKYA, TURQUIE, 23 JUILLET 2011
« Ali » n'a pas voulu donner son vrai nom ni laisser voir son visage en entier, car sa famille est encore en Syrie. Il a été pris pour cible par des soldats en marge d'une manifestation contre le régime qui se tenait à Maar Al-Naman après la prière du vendredi. Il a perdu un bras et a dû subir plusieurs opérations du foie.

STANLEY GREENE, CAMP DE RÉFUGIÉS SYRIENS DE REYHANLI, FRONTIÈRE ENTRE LA TURQUIE ET LA SYRIE, 26 JUILLET 2011
Ce village de tentes du Croissant-Rouge turc est posé au milieu d'une vaste pleine aride. Tenus au secret, les réfugiés réclament le droit de pouvoir communiquer avec le monde.

VILLAGE DE GÜVEÇÇI, TURQUIE, 25 JUILLET 2011
Une salle de classe de l'école est ouverte durant l'été pour les enfants du village et pour les petits réfugiés syriens qui prennent des cours de rattrapage.

Amputé d'un bras, Ali dégaine de sa main gauche son portable : "Là, c'est mon ami. Il a reçu une balle dans l'œil"

par **Guillaume Perrier**, *envoyé spécial à Hatay (Turquie)*

Le vol en provenance d'Istanbul vient de poser son train d'atterrissage sur la courte piste de l'aéroport de Hatay. Assis à l'arrière de l'avion, Tareq, un Syrien, rallume ses deux téléphones portables, où apparaissent les portraits lumineux du « guide » Bachar El-Assad sur fond de couleurs nationales, avant d'entamer bruyamment une conversation. Dans la province de Hatay, une petite langue de territoire située à l'extrémité méridionale de la Turquie, le soutien au régime syrien s'affiche ouvertement. Des voitures paradent, des portraits du dictateur collés aux vitres. La ligne de fracture syrienne se retrouve de ce côté-ci de la frontière. Mais les opposants, eux, se font beaucoup plus discrets. « La ville est truffée de "moukhabarat" [les agents des services de renseignement syriens] », prévient Nazir, un cybermilitant de 22 ans, planqué côté turc, à Antakya, l'ancienne Antioche, depuis le début du mois de juillet. Le jeune homme, qui poursuivait des études à Lattaquié, en Syrie, donne rendez-vous près du musée archéologique, et prend mille précautions pour ne pas être repéré. Il nous guide finalement jusqu'à son refuge, un vaste appartement situé en plein centre, qu'il partage avec cinq compagnons de lutte et « payé par un riche homme d'affaires syrien vivant en Allemagne », précise-t-il.

L'intérieur est sommaire. Dans le salon, quelques meubles rustiques, une table encombrée. Dans un coin, un poste de télévision branché sur les chaînes satellitaires arabes diffuse en boucle les dernières nouvelles des manifestations en Syrie et de la répression sanglante qui s'abat sur les protestataires antirégime. Tous les jeunes assis autour de la théière ont participé activement aux soulèvements populaires contre le pouvoir qui ont éclaté en avril et se sont propagés à travers tout le pays : de Homs à Hama en passant par Lattaquié, Deir ez-Zor, Al-Qamishli... Tous sont originaires de la région de Jisr Al-Choghour, une ville du Nord, dans la province d'Idlib, entrée en rébellion, théâtre d'une mutinerie en juin, et brutalement reprise en main par l'armée syrienne. Déjà en 1980, Hafez El-Assad, le père de Bachar, avait réprimé une révolte dans ce fief musulman sunnite. Des milliers d'habitants, simples villageois ou véritables militants politiques, se sont enfuis vers le nord pour trouver refuge en Turquie. Environ 15 000 personnes ont officiellement franchi la frontière, accueillies et hébergées provisoirement par le gouvernement turc. « Mes parents sont dans l'un des camps installés par le Croissant-Rouge turc, mais là-bas c'est la prison », raconte Nazir. Le jeune activiste a préféré la clandestinité.

La Syrie est devenue trop dangereuse, surtout depuis la disparition de son grand frère, arrêté en juin alors qu'il filmait des chars de l'armée à Jisr Al-Choghour avec son téléphone. Entré illégalement en Turquie, par les sentiers de contrebande, Nazir a formé une petite cellule de « cyber-résistants » à Antakya et passe le plus clair de son temps les yeux rivés sur son PC, connecté à Internet et aux réseaux sociaux, afin de mettre en ligne les dernières vidéos qui témoignent des exactions des forces de sécurité syriennes. « C'est la seule chose que nous puissions faire pour mener une lutte non violente », souligne le jeune homme. La clef USB 2 gigaoctets a remplacé la Kalachnikov AK 47 comme arme de guerre.

Depuis la ville d'Antakya, la Syrie est à deux pas. Toute la région est devenue une base arrière pour le mouvement d'opposition au gouvernement de Bachar El-Assad. Aux frontières de la province, six camps de réfugiés ont été installés par les autorités turques, pour partie dans des usines à tabac désaffectées et dans des villages de tentes, strictement encadrés par la police et l'armée. Les milliers de familles qui occupent ces camps sont tenues à l'écart des journalistes, malgré leurs protestations, et n'ont pas accès aux procédures d'asile politique. Mais, à l'intérieur, la résistance au pouvoir syrien s'est, malgré tout, organisée. Des comités et un conseil politique ont été élus et les contacts avec l'extérieur se nouent discrètement.

Pour pouvoir rencontrer des victimes de la répression syrienne, il faut se rendre à l'hôpital public d'Antakya, où des blessés graves arrivent chaque semaine. Aux heures de visite, le service de surveillance est plus facile à contourner. Chambre 214, Ali est hospitalisé depuis trois semaines. Comme tous les vendredis, il manifestait « pour la paix et la démocratie », après la grande prière dans sa ville de Maar Al-Naman. « Un hélicoptère faisait du rase-mottes pour nous effrayer. Les miliciens ont ouvert le feu sans sommation », raconte-t-il, mimant de son index recourbé les soldats appuyant sur la détente de leurs armes. Ali a reçu deux balles Dum-Dum, des projectiles qui éclatent à l'impact. Le jeune homme a dû être amputé d'un bras et son foie, transpercé, a nécessité plusieurs opérations, mais il s'en est tiré. De sa main gauche, il dégaine son téléphone et montre la vidéo de la manifestation : « Là, c'est mon ami, il a reçu une balle dans l'œil, lui aussi a été soigné dans cet hôpital. » Les corps jonchaient l'asphalte. « Nous vivons dans la peur depuis quarante ans, maintenant ce régime doit tomber », martèle-t-il avec espoir.

Le village frontalier de Güveççi abrite quelques dizaines de Syriens, cachés dans de petites maisons de pierre. Mohammed s'est installé là avec sa femme et sa petite fille de 2 ans, Khadija, le temps de se faire oublier. Dans une chambre voisine somnole un déserteur de l'armée syrienne. « J'ai été envoyé à Homs, raconte Darwish Ahmad, 23 ans, dans un nuage de fumée de cigarette. On était déployés dans la rue pour tirer sur les gens, j'ai vu beaucoup de morts. Au bout de trois semaines, je me suis >>

La région de Hatay forme, sur la carte de la Turquie, une goutte de sang qui coule sur une plaie mal cicatrisée entre les deux pays

>> échappé avec une vingtaine d'autres soldats. » Güveççi, un petit bourg agricole qui vit surtout de la contrebande, est aux premières loges depuis le début de l'afflux de réfugiés. De la terrasse d'une maison, on a une vue plongeante sur la Syrie, au-delà de la route qui serpente en contrebas, sur le poste militaire au sommet de la colline, sur les bâches bleues dans les vergers qui font office de toit et, au fond, sur le village jumeau de Khirbet Al-Jooz, à un kilomètre à l'intérieur du territoire syrien. Les liens familiaux et économiques sont très étroits entre les deux côtés et un circuit d'aide logistique s'est mis en place. « La seule chose qui nous divise, c'est cette frontière », dit Ilham en la désignant de la main.

La maison d'Erdogan, le chef d'un réseau de contrebandiers qui règne sur les lieux, sert de point de chute à ceux qui viennent de la franchir au nez et à la barbe des militaires turcs. Dans un angle de la pièce principale, Ismaïl s'agite sur son siège. Les veines du coup tendues, les yeux exorbités, il raconte son histoire avec un débit saccadé et finit par éclater en sanglots. Son frère Ayman a été tué dans le village d'en face, la veille, abattu d'une balle dans la tête après avoir été torturé par les « shabiha », ces milices syriennes décrites comme les exécutantes des basses besognes du régime. Son corps et celui d'un autre homme ont été jetés sur le bord de la route. Ismaïl s'est rendu en Syrie à pied pour l'enterrer en catimini, le long des barbelés qui dessinent la ligne de démarcation entre les deux pays, avant de retraverser et de revenir à Güveççi. Le massacre se déroule à huis clos, sans journalistes, interdits d'entrée en Syrie. Mais les images des corps mutilés, immédiatement capturées par les GSM, traversent la frontière turque, d'un simple envoi de SMS. Les « chebab », les jeunes, rassemblés dans la maison de Güveççi, font circuler les vidéos en pianotant sur leurs téléphones portables.

La répression menée par Damas aux portes de la Turquie est embarrassante pour le gouvernement du Premier ministre Recep Tayyip Erdogan. Ankara joue un double jeu risqué. D'un côté, les autorités accueillent des milliers d'activistes en fuite et permettent à l'opposition syrienne de se structurer. Les Frères musulmans se réunissent régulièrement à Istanbul et font passer du matériel vidéo et des téléphones satellitaires destinés aux manifestants. De l'autre, elles restreignent l'accès à l'information pour ménager le régime. Le ministre turc des Affaires étrangères, Ahmet Davutoglu, veut conserver un levier d'influence sur le pouvoir syrien et veut croire à des réformes de sa part. L'essentiel pour Ankara est de préserver ses bonnes relations de voisinage. Avant le début des révolutions arabes, la Turquie et la Syrie avaient opéré un rapprochement spectaculaire : depuis 2008, les deux pays ont multiplié les accords stratégiques et économiques, ont tenu des conseils des ministres communs et ont aboli les visas pour leurs ressortissants. Jusqu'en janvier dernier, le Premier ministre Erdogan ne tarissait pas d'éloges sur son « frère Bachar ». Mais la lune de miel est terminée et les vieux antagonismes ressurgissent. La région de Hatay, l'ancien sandjak d'Alexandrette, forme sur la carte de la Turquie une goutte de sang qui coule à la pointe sud sur une plaie mal cicatrisée entre les deux pays. La souveraineté turque sur Hatay reste contestée et cette dernière apparaît toujours sur certaines cartes syriennes.

En 1918, la région, qui faisait partie intégrante de l'Empire ottoman depuis quatre siècles, devint l'une des six provinces de la Syrie occupée, placée sous mandat français. Ce n'est qu'en 1939 que la France cède finalement cette circonscription, le sandjak d'Alexandrette, à la Turquie, pour s'assurer de sa neutralité à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Intégrée à la République turque, elle reste majoritairement arabophone et de confession alaouite, une branche hétérodoxe et libérale de l'islam que l'on retrouve dans le nord-ouest de la Syrie et à laquelle appartient la famille El-Assad. Antakya cultive sa spécificité. Sur la carte postale turque, la ville fait figure de havre de paix et de tolérance entre les différentes confessions. La synagogue voisine avec une église et une mosquée. L'ex-consulat français, une haute bâtisse de style haussmannien, a été transformé en église par un pasteur évangéliste coréen. Les pèlerins chrétiens refont le voyage de saint Pierre : c'est dans l'ancienne Antioche, alors capitale de la province de Syrie sous domination romaine, que l'apôtre fonda il y a deux mille ans l'une des premières communautés chrétiennes.

Mais les massacres, les guerres et les déportations ont au moins autant façonné l'identité de cette région, conquise par les Perses, les Byzantins, les Seldjoukides, occupée par les croisés en 1098 et arrachée par les Turcs ottomans. La Première Guerre mondiale précipite l'implosion de la mosaïque d'Antakya. En 1915, les sept villages arméniens du mont Moïse (Musa Dagh) résistèrent pendant quarante jours aux troupes turques qui déportaient les Arméniens vers les déserts syriens. Allongé sur la terrasse de sa maison, dans le village de Vakif, un journal arménien à la main, Avedis Demirci juge l'Histoire du haut de ses 98 ans. « Nous avons été sauvés en 1915 par les navires de la marine française et on nous a débarqués à Port-Saïd, en Egypte », raconte le vieillard qui avait 2 ans à l'époque. Il est le dernier rescapé des 4 000 survivants du mont Moïse, le témoin d'un siècle d'une histoire tourmentée. En 1918, sa famille est revenue s'installer au pays, sous la protection de l'armée française. Depuis son rattachement à la Turquie, Vakif est devenu le dernier village officiellement arménien du pays. Mais les équilibres ethniques et religieux restent fragiles. Aujourd'hui, des milliers de musulmans sunnites syriens, chassés par la répression, viennent naturellement se réfugier du côté turc de la frontière. Avec le risque d'y propager le conflit. Si le régime de Bachar El-Assad tombait, ce pourrait être au tour des alaouites, craignant des représailles, de fuir vers le nord. Face à la Syrie, Antakya reste en première ligne. ● **G.P.**

STANLEY GREENE
GÜVEÇÇI, TURQUIE, 28 JUILLET 2011
Mohammed, qui porte sa fille de 2 ans, Khadija, regarde son pays de l'autre côté de la frontière.